

MOI, UN NOIR

SYNOPSIS


Un petit groupe de jeunes nigériens s'installe à Treichville, banlieue d'Abidjan, chef-lieu de la Côte d'Ivoire. Comme nombre de leurs compatriotes, ils tentent l'aventure de la ville...

Amère aventure pour ceux qui abandonnent leur village et se heurtent à une civilisation mécanisée.

FICHE ARTISTIQUE

OUMAROU GANDA Robinson
PETIT TOURE Eddie Constantine
ALASSANE MAIGA Tarzan

Français - 1957
1h13 / Couleur
Visa : 21 383

Numérisé et restauré
avec le soutien du 
Moyens techniques Hiventy.

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION Jean Rouch
SCÉNARIO Jean Rouch
MONTAGE Marie-Josèphe Yoyotte
et Catherine Dourgnon

MUSIQUE Yopi Joseph Degré
PRISE DE SON André LUBIN
et Radio Abidjan

MARABOUT CONSEILLER Ibrahima DIA
PRODUCTEUR Pierre Braunberger
PRODUCTION Les Films de la Pléiade

Distribution
SOLARIS DISTRIBUTION
24 rue du Champ de Mars - 75007 PARIS
Tél : 01 42 23 12 56
solaris@solaris-distribution.com

Presse
SPARK FILMS
24 rue du Champ de Mars - 75007 PARIS
Tél : 07 83 27 66 68
presse@spark-films.com

LE RÉCIT PICARESQUE D'EDWARD G. ROBINSON

Avec cette œuvre foisonnante et inclassable tournée à l'aube de la Nouvelle Vague, le maître du documentaire ethnographique brouille résolument la ligne de partage entre le cinéma scientifique et la fiction. Comme l'explique Jean Rouch : "Pendant six mois, j'ai suivi un petit groupe de jeunes Nigériens à Treichville. Je leur ai proposé de faire un film où ils joueraient leur propre rôle et où ils auraient le droit de tout faire et de tout dire. C'est ainsi que nous avons improvisé ce film." À partir de ce dispositif inédit, le cinéaste s'attache à la trajectoire d'un jeune homme originaire de Niamey, venu à Abidjan pour trouver du travail. Se faisant appeler "Edward G. Robinson", il raconte en voix-off qu'il est manœuvre journalier à la merci des employeurs. Grâce à la tonalité joyeuse du protagoniste et à l'enchaînement rythmé des images, Rouch évite systématiquement le discours engagé si prévisible de ce type d'entreprise : en suscitant une empathie dépourvue du moindre paternalisme colonialiste pour Robinson, le réalisateur livre pourtant un point de vue politique d'une grande subtilité. Car il dénonce l'exploitation des Nigériens, traités comme des sous-hommes, par les entreprises ivoiriennes. Autrement dit, l'instrumentalisation d'Africains par d'autres Africains. Un constat implacable.

Pour autant, la dramaturgie s'immisce souvent dans les interstices du documentaire. Car Rouch laisse Robinson mener le récit - son récit - et nous raconter le déroulement de sa semaine. On rencontre ainsi ses copains, comme "Eddie Constantine" et "Tarzan", et la femme qu'il rêve d'épouser, dont le surnom de star hollywoodienne - Dorothy Lamour - est une invitation au voyage. La bande-son, qui se rapproche davantage du commentaire en voix-off que du dialogue, participe également à la fiction. Bien qu'enregistré en direct, le son n'était pas synchrone : "Trois mois après le tournage, je suis retourné en Côte d'Ivoire et devant les images Robinson et Eddie Constantine ont improvisé un texte, pour moi ébouriffant. (...) Ils revivaient complètement cette histoire, ils la réinventaient. (...) Pour moi, c'était la découverte presque sacrée du cinéma", confie le cinéaste. Robinson nous entraîne alors dans une déambulation d'une totale liberté à travers Abidjan où l'on découvre les quartiers pauvres, le bord de mer, un lac propice à la baignade, un cabaret, etc. En nous emmenant au port, il nous fait même voyager grâce aux noms évocateurs des bateaux - Oslo, Hambourg, Rouen, Rochefort - qui lui rappellent son propre parcours. On reste ému par les moments de bonheur et d'insouciance du samedi soir, rares instants volés à la galère du quotidien, où Robinson peut se réinventer en boxeur émérite et en amant magnifique. Un chef d'œuvre.

PRIX LOUIS DELLUC
1958

PIERRE BRAUNBERGER
PRÉSENTE

UN FILM DE
JEAN ROUCH

EN VERSION
NUMÉRIQUE
RESTAURÉE

MOI, UN NOIR

“ TREICHVILLE ”

SDI
Syndicat des
Distributeurs
Indépendants

adfp
Association des
Distributeurs
Français de
Productions
Indépendantes

AVEC LE SOUTIEN DU
CNC

L'audio

HIVENTY

LES FILMS DE LA PLÉIADE

SOLARIS

SOLARIS

SOLARIS



JEAN ROUCH

LA FICTION, COMME ARME DU DOCUMENTAIRE

Grand maître du documentaire ethnographique, Jean Rouch est l'auteur de plus de 120 films qui ont totalement redéfini la conception moderne du cinéma scientifique. Né en 1917, il découvre l'Afrique en 1941 alors qu'il est ingénieur des Ponts et Chaussées. Six ans plus tard, il tourne son premier court métrage, **Au pays des mages noir**. En 1952, il fonde avec André Leroi-Gourhan le comité du film ethnographique, puis il signe avec **Les Maîtres fous** (1954) sa première œuvre majeure : on y découvre les rites de possession du Niger comme on ne les a encore jamais vus. Dès lors, Rouch parle de "ciné-transe", dispositif de tournage caméra à l'épaule impliquant la participation du réalisateur aux événements filmés. Autant dire qu'il assume sa subjectivité et son empathie pour les "personnages" de ses documentaires. Il est vivement critiqué par la communauté scientifique pour son mélange des genres.

Par la suite, de **Moi, un Noir** (1958) à **La chasse au lion à l'arc** (1965), de **Jaguar** (1967) à **Cocorico, monsieur Poulet** (1974), il fait de plus en plus se côtoyer cinéma du réel et fiction, n'hésitant pas à recourir à l'improvisation et à solliciter la participation de ses protagonistes. Admiratif de la modernité de son approche, Jean-Luc Godard compare **Moi, un Noir** à "un pavé dans la mare du cinéma français comme en son temps **Rome, ville ouverte** dans celle du cinéma mondial". Son œuvre des années 60, à l'instar de **La punition** (1962), **Les veuves de quinze ans** (1964) et surtout **Gare du Nord** (1964), confirme que Jean Rouch appartient bel et bien à la Nouvelle Vague.

En 1960, Rouch coréalise **Chronique d'un été** avec le sociologue Edgar Morin, illustrant le premier essai de "cinéma-vérité" selon l'expression du cinéaste. Observation du Paris de la décolonisation, le film met, là encore, largement à contribution les personnes rencontrées. Bien plus, il est tourné avec les nouveaux outils légers du documentaire : son direct et caméra portée 16 mm. Et pourtant, malgré sa portée scientifique, les films de Jean Rouch n'ont rien d'austère. Bien au contraire, il s'en dégage une fantaisie et une humanité qu'on n'associe pas en général au documentaire ethnographique. Il se livre lui-même devant la caméra de Jean-André Fieschi pour son portrait **Mosso Mosso** (1999) où on l'entend avec bonheur affabuler et se réinventer, comme Edward G. Robinson dans **Moi, un Noir**. Rouch disparaît au Niger dans un accident de la route à l'âge de 86 ans.